Piccolo

Sur deux Fables de Babrius

1846.



PARAPHRASES INÉDITES

DE DEUX FABLES

DE BABRIUS,

SUIVIES DE QUELQUES OBSERVATIONS SUR CET AUTEUR,

PAR M. PICCOLOS.

(Extrait de la NOUVELLE REVUE ENCYCLOPÉDIQUE, novembre 1846.)

Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56.

PARAPHRASES INÉDITES

DE DEUX FABLES

DE BABRIUS.

M. Zundel, professeur de littérature grecque à l'Académie de Lausanne, publie en ce moment sur Ésope, et sur les fables qui portent son nom, des aperçus très-neufs et très-intéressants. Plein d'amour pour la science, il s'est rendu récemment à Oxford, pour examiner, à la bibliothèque Bodléienne, le manuscrit d'où le célèbre Tyrhwitt avait tiré quelques fables de Babrius. C'est à peu près tout ce que nous possédions de ce poëte, avant la précieuse découverte du manuscrit du mont Athos. Parmi les morceaux que le savant professeur de Lausanne a copiés à Oxford, se trouvent deux paraphrases inédites. Je ne saurais mieux reconnaître la bonne grâce et l'obligeance avec lesquelles M. Zundel m'a communiqué ces curiosités, qu'en m'empressant, avec son adhésion, de les rendre publiques.

Voici d'abord la paraphrase qui se rapporte à la 64[e] fable de Babrius, *le Sapin et la Ronce :*

Ἠρίζοντο (l. ἤριζον ποτὲ) πρὸς ἀλλήλας ἐλάτη καὶ βάτος. Ἡ δὲ ἐλάτη ἑαυτὴν ἐπαινοῦσα ἔφη, ὅτι καλή εἰμι καὶ εὐμήκης καὶ ὑψηλὴ, καὶ χρησιμεύω εἰς ναῶν στέγη καὶ εἰς πλοῖα· καὶ πῶς ἐμοὶ συγκρίνῃ ; Ὁ δὲ βάτος εἶπεν· εἰ μνησθῇς τῶν πελέκεων καὶ τῶν πριόνων τῶν σε κοπτόντων , βάτος γενέσθαι καὶ σὺ μᾶλλον θελήσεις.

La forme poétique a tellement disparu dans la paraphrase, que Tyrhwitt lui-même, malgré sa grande sagacité, n'aurait pu y découvrir quelques traces de Babrius.

καὶ τῶν νεφῶν σύνοικος ὀρθίη φύω,
. . . .
δένδρων τοσούτων ἐκπρεπεστάτη πάντων,

ces vers, qu'on dirait inspirés par la muse même de la Fontaine, sont remplacés par la simple épithète ὑψηλή !... Ainsi du reste.

Avant la découverte du manuscrit de Sainte-Laure, il n'y avait en grec qu'une seule fable sur le même sujet ; elle se trouve à la page III de l'édition de Coray. C'est une composition si pauvre, si sèche, si barbare, qu'il m'est impos-

sible de la regarder comme une paraphrase de Babrius. Elle est probablement l'ouvrage d'un abréviateur qui aura travaillé sur une version semblable à celle du manuscrit d'Oxford.

Passons maintenant à l'autre paraphrase ; elle se rapporte à la fable 111 de Babrius, *l'Ane chargé de sel :*

Μικρέμπορός τις ὄνον ἔχων, εὔωνον ἅλας ἀγοράσας, * καὶ * σφοδρῶς τὸν ὄνον ἐφόρτωσεν. Ὁ δὲ ἄκων ὀλισθήσας εἰς ὕδωρ ἔπεσε, καὶ λυθέντων τῶν ἁλῶν ἠλαφρύνθη· εὐκόλως δὲ ἠγέρθη, καὶ περιεπάτει ἀκόπως. Ὁ δὲ ἔμπορος πάλιν ἑτέρους ἦλθεν ἀγοράσων, καὶ πλείονας ἢ πρότερον τὸν ὄνον φορτώσας ἦγεν. Ὁ δὲ πάλιν, ἑκὼν εἰς τὸ ῥεῖθρον πεσών, ἠλαφρύνθη. Ὁ δὲ ἔμπορος τέχνην ἑτέραν νοήσας, σπόγγους ὠνησάμενος ἐπεφορτώκει τὸν ὄνον. Ὁ δὲ ὄνος, ὡς προσῆλθε τῷ ῥείθρῳ, ἑκὼν κατέπεσε· τῶν δὲ σπόγγων διαβραχέντων, βάρος διπλοῦν ἦγε.

Cette paraphrase est encore plus exacte que la première ; elle suit pas à pas l'original, et reproduit dans plusieurs passages les expressions du poëte. Elle se rapporte donc évidemment à la fable que l'on rencontre dans le recueil de Babrius. Je laisse à d'autres à décider si elle est réellement de lui, ou bien si elle n'est qu'une imitation maladroite. Je me bornerai ici à exposer quelques conjectures sur la fable en vers, telle qu'elle nous est parvenue.

V. 3, τούτους πρίασθαι. Il y avait probablement πολλοὺς ou τούτων. — V. 6, ἐλαφρύνθη. La paraphrase du manuscrit d'Oxford, bien qu'elle soit assurément d'une époque postérieure, donne partout ἠλαφρύνθη. Ainsi, suivant toutes les probabilités, l'omission de l'augment, dans le manuscrit A, ne doit être attribuée qu'à la distraction du copiste. M. Lachmann, moins dominé que d'autres par la crainte superstitieuse du spondée au 5e pied, a donné ἠλαφρύνθη. — V. 8. Sur le sens de μεσόγεως, substantif, voyez les bons lexiques. Vous n'y trouverez nulle part la signification de *rive, bord*, qu'on s'est plu à lui donner. — *Ibid.* Τοὺς ἅλας δὲ πωλήσας est un contre-sens et une absurdité. Aux conjectures que j'avais proposées ailleurs, je préfère maintenant celle-ci : Γνοὺς ἅλας δὲ πωλῆσαι, *résolu* (malgré l'échec qu'il vient d'éprouver) *à trafiquer du sel.* — V. 14-6 :

ὁ δ' ἔμπορος τέχνην ἐπινοεῖ, καὶ πλείους
σπόγγους κατῆγεν ὕστερον πολυτρήτους
ἐκ τῆς θαλάσσης, τούς θ' ἅλας ἐμεμισήκει.

Remarquez d'abord, en ce qui concerne le premier vers, que la paraphrase dit : τέχνην ἑτέραν νοήσας, et que rien ne se rapporte aux mots évidemment interpolés, καὶ πλείους. D'ailleurs il est évident que le mot ἔμπορος pourrait manquer, sans nuire à la clarté. Si le v. 16 se traîne plat et insipide, c'est le remplissage fastidieux ἐκ τῆς θαλάσσης, qui en est cause. Quant à la leçon ἐμεμισήκει, il serait injuste de l'attribuer au poëte : c'est une de ces fautes si communes dans les manuscrits qu'un éditeur peut se permettre de corriger, sans même les noter. Oserai-je maintenant émettre des conjectures sur un passage si corrompu ? La chose est périlleuse : mais, à cause des difficultés mêmes que j'ai rencontrées et de la pénurie de secours où je me suis trouvé, j'ose espérer qu'on accueillera ma restitution avec indulgence :

ὁ δ' ἄλλο τέχνημ' ἐπινοεῖ τι, κὰκ πλοίων (1)

(1) Ou, si l'on aime mieux, κἀφλοίους. Pour moi, je préfère κὰκ πλοίων.

σπόγγους κατῆγεν ὕστερον (1) πολυτρήτους·
ἐκ τῆς δὲ λάσθης τοὺς ἅλας μεμισήκει.

Je tiens encore de la complaisance de M. Zundel deux fragments de paraphrase qui se rapportent aux fables 57 et 86. J'en parlerai plus loin. Je vais reprendre maintenant la série des fables : cela me permettra de mettre un certain ordre dans mes observations.

Préambule, v. 3-4 :

Τρίτη δ' ἀπ' αὐτῶν τῆς ἐγενήθη χαλκείη,
μεθ' ἣν γενέσθαι φασὶ θείαν ἡρώων.

M. Boissonade, et quelques autres après lui, ont mis αὐτῶν τις. Mais les copistes sont plus enclins à mettre le ῑ, au lieu de η̄, ῡ, ε̄ι, ο̄ι, qu'à lui substituer ces signes. On sait, d'ailleurs, que le changement de γῆς en τῆς est assez fréquent dans les manuscrits. Ainsi, je suis porté à croire qu'il y avait γῆς ἔνερθε χαλ. Le mot ἔνερθε ayant été effacé, on l'aura remplacé par ἐγενήθη, forme que Babrius n'emploie jamais, et qui donne un spondée pour le cinquième pied. En outre, ἐγενήθη, si rapproché de γενέσθαι, qui se trouve dans le vers suivant, nuirait à l'élégance : un auteur aussi châtié que Babrius évite ces sortes de répétitions. Ce qui me confirme dans mon idée, c'est que Hésiode, dont notre fabuliste copie le récit en l'abrégeant, termine l'histoire de chacune des trois premières races par ce vers, en quelque sorte sacramentel :

Αὐτὰρ ἐπεὶ καὶ τοῦτο γένος κατὰ γαῖα κάλυψεν.

Voy. Ἔργ. κ. Ἡμ., v. 109-155.

Fable 1re, v. 12-13 :

Τούτου δ' ἀλώπηξ οὐκ ἄπωθεν εἱστήκει·
ταύτης δὲ θαρσεῖν καὶ μένειν κελευούσης, etc.

La répétition du pronom démonstratif serait une faute de goût d'autant plus extraordinaire qu'elle n'aurait pas la nécessité pour excuse. Je ne doute pas qu'il n'y eût πάντως δὲ θ.

Fable 13e, v. 11-2 :

Ἔλαβόν σε σὺν ταῖς τἄργα τἀμὰ πορθούσαις·
ἀπολῇ μετ' αὐτῶν τοιγαροῦν, μεθ' ὧν ἥλως.

Le premier vers m'a toujours paru d'une dureté extrême. Vainement en chercherait-on un autre pareil dans tout le recueil de Babrius. Le manuscrit porte τὰ ἔργα ; ces mots n'auraient-ils pas d'abord été une glose pour τἀμά ? Rien ne manquerait au sens, si nous lisions :

ἔλαβον συνόντα ταῖσδε τἀμὰ πορθούσαις.

Si Babrius eût voulu faire entrer τἄργα dans son vers, n'aurait-il pas dit plutôt :

σὺν ταῖσδ' ἐλήφθης τἄργα τἀμὰ πορθούσαις,

---

(1) Dans l'ancienne paraphrase (en vers politiques) se trouvent les mots εἰς κόρον. Sans doute cela vaut mieux que ὕστερον.

sans blesser l'oreille avec l'affreux σε σὺν ταῖς τἄργα, qui tombe précisément sur la césure ?

Dans le vers suivant, il faut se garder de changer μετ' αὐτῶν en μέγ' αὐχῶν. — On a bien fait de ne pas toucher à σποραίων du v. 3. La formation de ce mot est irréprochable. Au lieu de σποραῖα (τὰ), on dit en grec moderne : τὰ σπαρτά, les grains.

Fable 18e, v. 13 :

Αὐτὸς δὲ ῥίψας τὴν σισύραν ἐγυμνώθη.

Si jamais correction mérita d'être appelée parfaite et incontestable, c'est celle que M. Dübner a proposée (p. 34 de ses *Animadversiones criticæ*) :

αὐτὸν δὲ ῥίψας τὸν χιτῶν' ἐγυμνώθη.

Cependant, cette correction pleine de goût, justifiée d'ailleurs par le témoignage unanime des trois paraphrases (1), et qui, tout en améliorant le texte, donne un sens infiniment plus beau ; cette correction, dis-je, n'a pas encore rencontré parmi les éditeurs de Babrius un juste appréciateur. Sans doute elle finira par prendre place dans les éditions vraiment critiques.

Fable 45e, v. 12 :

Ὁ δ' αἰπόλος ΓΕΛΑΣΑΣ ἦλθεν εἰς οἴκους
αἰγῶν ἔρημος·

M. Lachmann a mis γελοῖος; probablement il y a renoncé lui-même. J'avais proposé ὁ δ' αἰπόλοις γελαστύς. On m'a objecté que la dernière syllabe de ce mot était longue. Quoique j'aie de nombreuses exceptions pour justifier ma conjecture (2), j'abandonne γελαστύς, et je propose : ὁ δ', αἰπόλοις γελάσματ', ἦλθεν, etc. En pareil cas, l'emploi du pluriel, au lieu du singulier, est un idiotisme trop connu pour qu'il soit nécessaire de l'appuyer par des exemples.

Fable 57e, v. 11 :

οὐδ' ἀφῆκαν εἰς ἄλλους
ἔτι προσελθεῖν, καίπερ ὄντας ἀνθρώπους.

J'ai toujours pensé, comme M. Boissonade, qu'il y avait ici une ironie. Babrius énonce d'une manière légère, et comme en passant, la maxime du psalmiste : πᾶς ἄνθρωπος ψεύστης. Un examen attentif de la paraphrase confirmera, je l'espère, mon opinion. Voici la paraphrase (collect. de Coray, p. 264) : Ἑρμῆς ποτε, ψεύσματα καὶ πανουργίας θεὶς εἰς ἅμαξαν, εἰς πᾶσαν γῆν ἀπῄει. Ὡς δὲ Ἀράβων κατήντησε τὴν χώραν, συντρίβει τὴν ἅμαξαν κενὴν φορτίων. Οἱ δὲ εἰς ἄλλους τόπους οὐκ εἴασαν ὁδεῦσαι, οὐδὲ τὰ κοινὰ τοῖς ἀνθρώποις ἐπιτελεῖν δυνάμενοι. Coray a bien vu que cette prose était disposée originairement en mauvais vers ; il en donne pour exemple le commencement. Il déclare aussi que la fin est inintelligible. Le manuscrit d'Oxford, après le mot φορτίων, contient ce qui suit : οἱ δὲ ὥσπερ πολυτίμητα φέροντα (sic) ἐξ αὐτῆς ἁρπάσαντες, οὐκ ἀφῆκαν εἰς ἄλλους

---

(1) Sans compter la version de Syntipas. Les paraphrastes n'inventent point de ces choses-là.

(2) M. Meineke, dans ses notes sur Théocrite (2e édit.), avait noté πληθύς, θελκτύς, νηδύς, λιγνύς. M. Ameis vient d'y ajouter κλιτύς, d'après Naeke (voy sa préface sur Théocrite, p. XIX). Selon Passow, ὀϊζύς varie également.

ἀνθρώπους προελθεῖν (1). Le reste est conforme au manuscrit du Vatican. Il est aisé de voir que l'auteur de cette version avait sous les yeux la fable même de Babrius, et qu'il s'est servi des expressions du poëte pour compléter ou corriger son barbare paraphraste, rendu plus barbare encore par les omissions et les négligences des copistes. Je vais essayer, autant qu'il me sera possible, une correction :

Ἑρμῆς ποτε ψεύσματα καὶ πανουργίας
θεὶς εἰς ἅμαξαν, εἰς πᾶσαν γῆν ἀπήει·
ὡς δ' [εἰς] Ἀράβων κατήντησε τὴν χώραν,
συντρίβει τὴν ἅμαξαν . . . . (2)
οἱ δ', ὡς πολυτίμητα φέροντος [δῶρα],
ἐξ αὐτῆς ἁρπάζοντες . . . .
[ἔθηκαν τὴν ἅμαξαν] κενὴν φορτίων·
οὐδ' εἰς ἄλλους εἴασαν ὁδεῦσαι τόπους,
οὐ δαῖτα κοινὴν ἐπιτελεῖν ἀνθρώποις,
δυναμένοις . . . .

Il faut rendre justice au paraphraste : non-seulement il a bien saisi le sens de καίπερ ὄντας ἀνθρώπους de l'original, mais encore il l'a rendu d'une manière gracieuse et poétique. Quant au dernier mot δυνάμενοι, que j'ai changé en δυναμένοις, il servait probablement à développer l'heureuse idée du banquet : peut-être y avait-il : δυναμένοις γεύσασθαι δόλου καὶ ψεύδους, ou δυν. ἅψασθαι δόλων τραπέζης. Si quelque manuscrit donnait δεομένοις, on pourrait soupçonner que le texte de Babrius portait κἀποροῦντας, au lieu de καίπερ ὄντας.

Fable 59, v. 13-15 :

τῆς οἰκίας δὲ, μὴ τροχοὺς σιδηρείους
ἐν τοῖς θεμελίοις γεγονέναι, τόπους Δ' ἄλλους
συνεξαμείβειν δεσπόταισιν ἐκδήμοις.

La paraphrase (collect. de Coray, p. 121) nous a conservé un trait de plus, qui, sans doute, se trouvait dans l'original : Ἵνα καὶ τοῖς δεσπόταις συνεξεδήμει καὶ γείτονα πονηρὸν ἐξέφευγεν. C'est l'omission du vers où se trouvait ce dernier trait, qui a fait ensuite changer la particule T' en Δ'. Peut-être le vers perdu était-il ainsi conçu : τόπους τ' ἄλλους || συνεξαμείβειν... || καὶ τὸν πονηρὸν γείτον' ὥσθ' ὑπεκφεύγειν. M. Lachmann, supprimant la particule au v. 14, a essayé la restitution suivante : Ὡς τὸν πονηρὸν γείτον' ἣν ἂν ἐκφεύγειν.

Fable 61. — Dans l'affabulation en prose : ὅτι πᾶς δυσάρεστος τοῦ παρόντος ἡδέος μικροῦ (l., avec M. Lachmann, μικρόν) τι ἀπολαύσας, εὐθὺς τὴν ἐπιθυμίαν ἐφ' ἕτερον τρέπει, j'ai cru découvrir les traces de deux vers politiques :

πᾶς δυσάρεστος τοῦ παρόντος ἡδέος
μικρόν τι γευθεὶς ἐφ' ἕτερον ἐτράπη.

---

(1) Je dois la connaissance de cette particularité à M. le professeur Zundel.— La correction de M. Meineke (προελθεῖν, au lieu de προσελθεῖν) aurait pu se passer du témoignage des manuscrits, tant elle est évidente. Celle qu'il a faite en sens inverse (fab. III, v. 17, προσῆλθε τῷ ῥείθρῳ, au lieu de προῆλθε), n'est pas moins heureuse. Voyez plus haut, p. 4, lig. 11-2.

(2) Il y a dans Babrius, στᾶσαν ἐξαίφνης. Mais je n'ai pas cru devoir compléter le vers avec ces mots, ayant remarqué que les paraphrastes en vers politiques évitent avec soin d'employer les expressions du poëte, qu'ils travestissent et défigurent.

Fable 62, v. 1er :

Ἡμίονος ἀργῆς χιλὸν ἐσθίων φάτνης ...

Cette espèce de figure est très-familière aux anciens. En pareil cas, aucun poëte grec n'aurait préféré ἀργός. Tryphiodore (Ἁλώσ. Ἰλ. 14) a dit de même : Ἵπποι δ' οἱ μὲν ἄνευθεν ἀεργηλῆς ἐπὶ φάτναις...

Fable 75, v. 7 :

Τὴν αὔριον γὰρ τὸ μακρὸν οὐχ ὑπερβήσῃ.

La conjecture de M. Meineke (τῆς αὔριον γὰρ τὸ μέτρον οὐχ) est très-élégante et digne de cet helléniste célèbre ; mais j'ose croire qu'elle est inutile. Τὸ μακρὸν est ici pour τὸ μήκιστον. Cela est si clair, que personne n'a pu se tromper sur le sens. On dit de même, en grec moderne, τὸ πολὺ ou τὸ πολὺ πολὺ, pour exprimer *tout au plus*.

Fable 76, v. 6 :

Τότ' ἐκεῖνος ἵππος πολλάκις μὲν ἐξ ὕλης ...

L'absence de l'article entre le pronom et le substantif donne à la phrase un air étrange. M. Lachmann a eu raison de vouloir corriger cette espèce de latinisme ; mais sa conjecture, τόθ' ὁ κλεινὸς ἵππος, est loin d'être heureuse. Peut-être y avait-il τόθ' ὁὐκ γένους τὶς πολλάκις... Les mots ὁὐκ γένους ont pu être altérés sous la plume d'un copiste ignorant, et remplacés par ἐκεῖνος ; peut-être aussi ἐκεῖνος [ὁ] ἵππος n'était d'abord qu'une glose pour ὁὐκ γένους τὶς.

Fable 77, v. 10 :

Τὸν ἡ σοφὴ λαβοῦσα κερτόμῳ γλώσσῃ ...

M. Lachmann a inséré δὲ entre les deux premiers mots, en lisant τὸν δ' ἡ σ. Il est probable que l'omission de la particule n'est pas une faute de copiste. L'auteur l'aura supprimée exprès, pour imiter le mouvement soudain et rapide du renard qui saisit sa proie. Du reste, Babrius retranche volontiers les conjonctions, pour donner plus de vivacité à son style. Voy. fab. 7e, v. 8 ; fab. 47e, v. 5 ; fab. 50e, v. 7, etc.

Ailleurs (fab. 112, v. 5) on n'a pas hésité à retrancher la particule δέ; il est vrai que là il s'agissait de faire disparaître un spondée. Quant à l'emploi de l'article comme pronom démonstratif, nous en avons un autre exemple dans Babrius, fab. 86, v. 2 : ἐν τῇ δ' ἔκειτο. Cette leçon irréprochable est, de plus, confirmée par tous les manuscrits de Suidas.

Fable 83, v. 1-2 :

Κριθάς τις ἵππου πᾶσαν ἡμέραν πίνων
ἔτριβεν, ἐκτένιζεν ἡμέρῃ (l. —ρᾳ) πάσῃ.

Je pense, contre l'avis de M. Dübner, qu'il n'y a pas ici de lacune. La métaphore πίνων τὰς κριθὰς τοῦ ἵππου, admirable de concision et d'énergie, ne pouvait, certes, passer dans la prose du paraphraste. Il a bien rendu le sens par κλέπτων καὶ πωλῶν. Peut-être aurait-il été plus fidèle encore en ajoutant πρὸς χρείαν οἴνου, ou bien ὅπως ἔχῃ κωθωνίζεσθαι. Du reste, le paraphraste met κριθὴν, ou pour mieux se distinguer de l'original (comme plus bas il a mis πάσας ἡμέρας), ou, ce qui est plus probable, parce que, de son temps, le singulier était plus en usage que le pluriel.

Fable 86, v. 1-3 :

Κοίλωμα ῥίζης φηγὸς εἶχεν ἀρχαίη·
ἐν τῇ δ' ἔκειτο ῥωγὰς αἰπόλου πήρη,
ἄρτων ἑώλων πᾶσα καὶ κρεῶν πλήρης.

Cette poésie ne pouvait sans doute être goûtée de ceux qui demandaient sérieusement, sans oser toutefois décider la question, si Euripide faisait mieux les vers que George Piside. Or, voici comment ces gens habiles ont embelli et perfectionné le passage cité plus haut :

Κοιλώματι δρυὸς στενωτάτῳ ποιμένος
ἔκειτο πήρα μεθ' ὧν εἶχε βρωμάτων (1).

Pour le troisième vers, le manuscrit est d'accord avec Suidas (au mot ῥωγαλέον). Mais au mot ἕωλα, on lit chez le même lexicographe : ... ἀνίσχυρον. Τὸ εἰς τὴν ἕω λειπόμενον. Καὶ ἑώλων κρεῶν πλήρεσι. Χθιζῶν. ἐπὶ ὄψων. ἔκειτο πήρα ἄρτων. Toup a bien vu que les trois derniers mots se rapportaient au vers qui nous occupe. Mais pourquoi rencontrons-nous là χθιζῶν ? Ce même passage présente quelque différence dans l'édit. de Bernhardy : καὶ ἑώλων καὶ κρεῶν πλήρεσι. χθιζῶν. ἐπὶ ὄψων. ἔκειτο, etc. En suivant cette variante, j'oserais affirmer que le vers tronqué et disloqué par les copistes devait être ainsi : ἄρτων ἑώλων καὶ κρεῶν χθιζῶν πλήρης. J'avoue que cette version me paraît préférable à l'autre, où πᾶσα n'est qu'une cheville indigne de Babrius. Quant au fatal spondée χθιζῶν, il est possible de le conjurer, ne fût-ce qu'en supposant au poëte l'intention de produire une harmonie imitative. D'ailleurs, Héphestion, moins exclusif que nos rigoristes modernes, admet quelquefois ce spondée. (Voy. p. 31, édit. de Gaisford, et les Scholies, p. 169). — Au reste, dans le passage de Suidas il y a probablement une lacune. Ainsi je lirais : λειπόμενον· ἐπὶ ὄψων.... Καὶ [Βάβριος], Ἔκειτο ...πήρα, etc.

Fable 100, v. 3-4 :

Ἀλλ' ἐνέχυρον δώσεις
τὠκύπτερά σου μὴ μεθεῖναι τὴν πίστιν.

Si l'on veut conserver τὠκύπτερά σου, je ne vois pas ce qui empêcherait de lire plus haut : ἐνέχυρά μοι δ. Du reste, je pense, avec M. Dübner, qu'il vaudrait mieux encore lire ὠκύπτερόν σε μὴ μεθ. En effet, il n'y a pas lieu de supposer des arrière-pensées ou de la mauvaise foi aux hautes parties contractantes. Or c'est ce que ferait croire la réponse du lion, en admettant la leçon τὠκύπτερα. C'est comme si l'aigle, en faisant des ouvertures, avait mis, pour condition *sine qua non*, que le lion livrerait au préalable ses dents et ses griffes, comme gage d'alliance et d'amitié perpétuelle. Au contraire, la réponse du lion devient convenable et honnête d'après l'autre leçon, puisqu'il se borne à demander *un gage* quelconque. — Quant au mot qui manque à la fin du v. 3, on pourrait y suppléer en lisant ἀλλ' ἐνέχυρον οὖν δ., ce qui revient à ceci : ἀλλ' οὖν ἐνέχ. δ. On a aussi conjecturé ἐνέχυρον ἐνδώσεις ; mais je doute fort que ἐνδίδωμι puisse convenir ici. Οὖν avait été aussi proposé par M. Fix.

Fable 101, v. 5 :

μὴ φρενωθείην,
ἔφη, τοσοῦτον, ὡς σὺ νῦν ἐτυφώθης.

(1) C'est le deuxième fragment de paraphrase dont j'ai parlé plus haut.

On lit dans la note de M. Boissonade : « *placet aliorum conjectura* μὴ 'κφρενωθείην. » M. Lachmann : « μὴκφρενωθείην, *vir doctus.* » M. Fix : « *vir doctus,* 'κφρενωθείην. » Quel est donc ce savant inconnu?..... C'est celui dont les Muses grecques pleurent encore la perte, celui que l'illustre Schæfer appelle un *héros*, un *homme incomparable*, etc.; il se nommait Coray. Voici sa note (p. 440) : ἢ ἐπὶ τοῦ φρονιματισθείην (l. φρονηματ.) ἐκδεκτέον τὸ φρενωθείην, ἢ γραπτέον Μὴ 'κφρενωθείην, παρὰ τὸ μήπω καταχωρισθὲν ἐν τοῖς Λεξικοῖς Ἐκφρενοῦσθαι, τουτέστιν, Ἔξω φρενῶν γίνεσθαι. Il est à souhaiter que cet excellent mot, ἐκφρενοῦμαι, trouve place dans les *addenda* du Thesaurus publié par M. Didot.

Fable 106, v. 8 :

Ὁ δ' εἱστία τε κἀφίλει νόμῳ ξείνων,
8 ἀλίην τιθεὶς ἅπασι δαῖτα θυμήρη.

M. Boissonade a remplacé ἀλίην par ἄδην, M. Lachmann (d'après la conjecture de l'illustre Hermann) par λίην, lequel λίην est destiné, selon toute apparence, à s'accoler comme il pourra à θυμήρη. Ἄδην valait mieux, en ce qu'il masquait davantage la cheville, que λίην met en évidence. Je ne doute pas qu'il n'y eût ΑΛΙΗΝ=μίην. Le lion, bon prince et plein de goût (1), ne faisait servir qu'une seule table pour lui et pour ses invités, les beaux esprits de la montagne (2), dont le renard était le secrétaire perpétuel (3) : νόμῳ ξείνων, ἤγουν, ᾗ θέμις ἐστὶ προσφέρεσθαι τοῖς ξένοις, ὁμοτράπεζος ὢν τοῖς σοφοῖς τῶν ζῴων.

Fable 107, v. 10-1 :

Καὶ φιλαγρευταῖς ἐμπεσὼν νεανίσκοις (4)
ἐδικτυώθη καὶ σφαλεὶς ἐδεσμεύθη.

Après ces deux vers, le manuscrit A donne κἀντεῦθεν ἀπεγνώκει ὁ θὴρ τὴν σωτηρίαν. La conjecture de M. Lachmann, φηλαγρευταῖς, trouvera probablement peu de faveur auprès des hellénistes. Le vers 11, dans son état actuel, est loin d'offrir un sens convenable. Aussi M. Meineke a-t-il proposé σφαλοῖς. Mais conçoit-on mieux un lion portant des entraves qu'un lion enchaîné? D'ailleurs, s'il était chargé d'entraves ou de chaînes, qu'aurait-il gagné à être débarrassé du filet par

(1) .... ἀνδρῶν βίον ἄριστον ἐζήλου.

(2) Ὅσων ἀρίστην ὀριτρόφων φυὴν ἔγνω.

(3) Aussi logeait-il au Louvre de Léontopolis : φίλην δὲ κερδῶ καὶ σύνοικον εἰλήφει, || μεθ' ἧς τὰ πολλὰ μειλίχως συνεζήτει. M. Boissonade a parfaitement saisi l'esprit de cette fable charmante. Aussi s'est-il bien gardé de toucher à συνεζήτει, qui est ici le mot propre, et qu'aucun autre n'aurait pu remplacer avec avantage. Il l'a très-bien rendu par *disquirebat*.

(4) Dans les éditions ultra-ioniques on devrait, pour être conséquent, donner ici νεηνίσκοις; dans la fab. 57, v. 12, ἐπειρήθην au lieu de ἐπειράθην; et dans la fab. 118, v. 10, mettre εὐσεβίην. M. Lachmann, il faut le dire en son honneur, a eu le bon esprit de suivre à cet égard l'exemple judicieux donné par M. Boissonade dans l'édition *princeps*. Il mérite également d'être loué pour le courage qu'il a eu de respecter l'excellente leçon du manuscrit, ἀλλ' ἢ δεσμώτην (fab. 37, v. 8), avec MM. Boissonade et Dübner. Les ennemis jurés du spondée *in quinta sede*, qui veulent absolument supprimer ἤ, invoquent l'autorité souveraine de Sophocle; mais est-il juste de proposer pour modèle à la fable le style de la tragédie?

les soins du rat? Il est probable qu'après σφαλεὶς il y avait ἀπεγνώκει. Ce dernier mot, ayant été d'abord remplacé par ἐδεσμεύθη, et inscrit ensuite en marge, aura donné occasion à quelque scribe de forger la détestable phrase κἀντεῦθεν, etc., qui ne forme pas même un vers politique. En résumé, je crois qu'il y avait :

καὶ δῆτ' ἀγρευταῖς ἐμπεσὼν νεανίσκοις
ἐδικτυώθη καὶ σφαλεὶς ἀπεγνώκει.

Dans ce cas, σφαλεὶς pourrait s'entendre même au figuré : *après un tel malheur*.

Fable 124 (édit. de Berlin), v. 6-7 :

Ὁ δ' αὐτὸν οὕτως ἱκέτευε μὴ κτεῖναι·
« . . . . τολοιπὸν δικτύῳ τί ποιήσεις ; »

M. Lachmann a inséré εἶπεν entre τολοιπὸν et δικτύῳ. J'ai proposé ailleurs (1) ψιλῷ τολοιπὸν... Pour justifier la suppression de εἶπεν ou ἔφη, je me garderai bien d'invoquer une autre autorité que celle de Babrius. Fable 107, v. 3-4, nous lisons :

τοιοῖςδε μύθοις ἱκέτευε τὸν θῆρα·
« ἐλάφους πρέπει σοι καὶ κερασφόρους ταύρους, » etc.

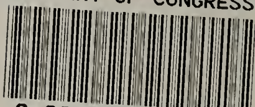
Cependant, d'habiles connaisseurs découvriraient peut-être quelque nuance délicate entre οὕτως ἱκέτευε et τοιοῖςδε μύθοις ἱκέτευε. Aussi je laisserai à Babrius le soin de répondre. Fable 6, v. 4-5 :

Ὁ δ' αὐτὸν οὕτως ἱκέτευεν ἀσπαίρων·
« τί σοι τὸ κέρδος, ἢ πόσου με πωλήσεις, » etc.

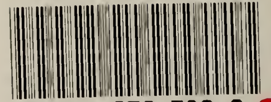
Je m'arrête ici, quoique je puisse citer encore d'autres exemples (2).

---

(1) *Revue de philologie*, 1845, p. 377.
(2) Fable 16, v. 2; fable 19, v. dern.; fable 47, v. 5-6.



LIBRARY OF CONGRESS
0 003 050 539 6


LIBRARY OF CONGRESS
0 003 050 539 6